

Fonder des territoires — par Raoul Vaneigem

Ballast

2 mai 2019

Raoul Vaneigem, philosophe belge et ancienne figure de l'Internationale situationniste, publie ce jour, 2 mai 2019, son dernier livre aux éditions Libertalia : Appel à la vie contre la tyrannie étatique et marchande. Bien qu'il s'en défende, ce texte prend en charge, en pleine mobilisation sociale des gilets jaunes, la toute aussi cruciale qu'ancienne question « Que faire ? ». Il n'est aucune pertinence, selon lui, à s'emparer du pouvoir central (par les urnes ou par les armes) : fort des dernières expériences menées au Chiapas, au Rojava et dans les ZAD françaises, l'auteur enjoint à rompre en masse avec l'État et ses relais, à faire sécession pour « fonder des territoires » auto-administrés. Nous en publions un chapitre, affaire de ravitailler les débats sur la bataille en cours.



Il est vain d'attendre de l'arrogance de l'État et de la cupidité des multinationales qu'elles tolèrent notre résolution de fonder et de propager des collectifs hostiles à toute forme de pouvoir — à commencer par la prédation des ressources naturelles. Mais qu'il soit tout aussi évident de notre part que nous n'avons nullement l'intention de tolérer leur répression bottée, casquée, épaulée par la veulerie journalistique. Nous n'allons pas nous incliner devant la désertification programmée de ce qui vit en nous et autour de nous.

L'écrasement de la tentative communaliste de Notre-Dame-des-Landes est un coup de



semonce, parmi d'autres, de l'ordre mondial et de ses rouages étatiques. Le gouvernement mexicain et ses paramilitaires menacent sans discontinuer les collectivités zapatistes. Les intérêts de l'Occident et des dictatures pétrolières isolent les combattants du Rojava qui opposent à ce parti de la mort, dont la barbarie islamisée n'est pas la seule composante, une société résolue d'instaurer non les droits d'un peuple, non les droits du peuple, mais les droits de l'être humain.

La vie est notre seule revendication. Nous refusons sa version rapetissée, amputée, sacrifiée. Nous la voulons souveraine. Nous la voulons créant et recréant sans cesse notre existence et notre environnement. Elle est pour nous le ferment d'une société où l'harmonisation des désirs individuels et collectifs soit le fruit d'une expérience passionnelle. Pour mener plus avant une telle entreprise, nous n'avons d'autres armes que la vie elle-même.

« En matière d'utopie vous avez choisi la pire : la croyance en une économie libératrice, en un progrès technique conduisant au bonheur. »

Vous qui nous taxez d'utopistes, ayez l'honnêteté de convenir qu'en matière d'utopie vous avez choisi la pire : la croyance en une économie libératrice, en un progrès technique conduisant au bonheur. Vous vous êtes mis jusqu'au cou dans la merde et vous traitez de songe-creux, de chimériques, celles et ceux qui s'en échappent pour aller défricher une terre où ils pourront respirer sans risquer de s'embrener¹.

Les hordes du profit, les drogués de l'argent fou, les pantins mécaniques qui n'ont d'intelligence que celle des engrenages, tels sont nos vrais ennemis. Les guerres mafieuses dont ils se déchirent entre eux ne sont pas les nôtres, ne nous concernent pas.

Ils connaissent tout de la mort car c'est la seule chose qu'ils savent donner. Ils ignorent tout des richesses que la vie dispense à qui sait les recueillir. C'est un territoire inconnu pour eux que la créativité et l'imagination dont chaque enfant, chaque femme, chaque homme dispose quand il est à l'écoute de sa volonté de vivre.

La peur de se jeter dans la bataille pour réaliser ses désirs les plus chers est l'un des effets les plus déplorables de la servitude volontaire. Pour rhétorique qu'elle soit, l'exhortation de Danton « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! » retrouverait sa pertinence si elle animait celles et ceux qui tentent l'aventure de territoires arrachés à l'État et à la marchandise ; si elle les déterminait à outrepasser la

simple résistance qu'ils opposent à l'implantation de nuisances et, sur cette solidarité acquise, à fonder, si modestement que ce soit, des modes de rassemblements collectifs radicalement nouveaux.

Partout où la guérilla subversive et la guerre insurrectionnelle ont obéi au slogan abject « le pouvoir est au bout du fusil » leur triomphe a planifié une situation souvent pire que l'ancienne. À l'État jeté à bas en a succédé un autre, non moins oppressant. Les fusils au service du pouvoir se sont tournés contre ceux qui, en les maniant, leur avait prêté le poids de la liberté. Russie prétendument soviétique, Chine maoïste, Cuba castriste, guévarisme, Farc, [Zengakuren](#), Fraction armée rouge et autres gauchismes paramilitaires, ces palinodies ne vous ont pas suffi ?



□Célébration kurde, 21 mars 2015, Turquie | Ulas Tosun | Getty Images□

Une leçon à ne pas oublier. La première défaite de la révolution espagnole de 1936 date de ses débuts, lorsque la militarisation exigée par le Parti communiste obtint de transformer en une soldatesque disciplinée les volontaires qui, avec les colonnes armées de Durruti et de ses amis, avaient brisé la première offensive fasciste. La récupération des initiatives populaires fut menée de conserve avec l'apparition d'un gouvernement dit révolutionnaire où les organisations libertaires (la CNT et la FAI) siégeaient aux côtés des nationalistes catalans, des socialistes, des communistes aux ordres de Moscou.



Le fonctionnel tue. La poésie est une renaissance perpétuelle.

Ce qui fait la puissance répressive de l'État tient moins à sa flicaille qu'à l'État qui est en nous, l'État intériorisé, qui nous matraque de sa peur, de sa culpabilité, de sa désespérance astucieusement programmée.

La plupart des collectivités libertaires ont succombé aux tares résiduelles du vieux monde, qui entravaient leur combat pour un monde nouveau. Les petits chefs poussent aisément sur le fumier de la passivité qu'ils entretiennent.

« Ce qui fait la puissance répressive de l'État tient moins à sa flicaille qu'à l'État qui est en nous, l'État intériorisé. »

Combien de microsociétés libertaires n'a-t-on vu sombrer dans des rivalités de pouvoir ? Combattre la barbarie et le parti de la mort avec les armes de la barbarie et de la mort condamne à une nouvelle forme de servitude volontaire.

[...] *Le parti pris de la vie nous dispense de former un parti.* Voyez ce qu'il est advenu du mouvement des Indignés laissant place, en Espagne, au parti Podemos, de l'antiparlementarisme d'un groupe italien, très vite induit à constituer le parti Cinq étoiles et à clignoter de leurs brunes dans l'hémicycle du gouvernement. En janvier 1938, dans l'Espagne républicaine, le stalinien **Togliatti** avait déjà révélé l'astuce. Il déclarait préférer l'ouverture d'un front unique avec les instances libertaires (CNT, FAI) plutôt que risquer l'affrontement avec elles. Car, disait-il, l'union permettra de mettre définitivement en déroute l'anarchisme pour la bonne raison qu'aux yeux de la masse ouvrière la CNT a l'avantage de ne pas participer au gouvernement.

Cultiver les jardins de la vie terrestre (il n'y en a pas d'autres), c'est inventer des territoires qui, n'offrant aucune prise à l'ennemi — ni appropriation, ni pouvoir, ni représentation — nous rend insaisissables. Non pas invincibles mais inaliénables, à l'instar de la vie que sa perpétuelle renaissance délivre de son joug ancestral. Aucune destruction ne viendra à bout d'une expérience que nous sommes déterminés à recommencer sans trêve.

Plus nous développerons l'aventure existentielle de la vie à explorer, plus nous dissuaderons les cadavres, galvanisés par le pouvoir, de transformer la terre en cimetière. Il suffit de peu pour que se grippe et couine le mécanisme qui meut les palotins fonctionnels des instances étatiques. Faites confiance à vous-mêmes non à un Dieu, à un maître, à un gourou. Peu importent les maladresses et les erreurs, elles se

corrigeront. Abandonnez Sisyphe au rocher de l'ambition, que son asservissement pousse jour et nuit.

Notre éducation ne nous a appris que le jeu de la mort. C'est un jeu pipé puisqu'il est entendu que la mort l'emporte dès le premier coup.



□Femmes zapatistes, Chiapas, 15 octobre 2017 | AP Photo | Eduardo Verdugo□

C'est au jeu de la vie que nous allons nous initier. Il n'y a ni gagnant ni perdant. Quel casse-tête pour les boutiquiers politiques qui en dehors de l'offre et de la demande ne voient rien, ne perçoivent rien. Cela n'a pas empêché le bulldozer étatique d'écraser les jardins collectifs, la bergerie, les autoconstructions et les rêves sociaux de Notre-Dame-des-Landes ? Certes, mais les yeux morts du pouvoir ne soupçonnent pas que tout se reprend à la base, se reconstruit, recommence et s'affermi.

L'être humain possède en lui, dès l'enfance, un génie ludique. C'est ce génie que ranime la lutte pour la vie : la poésie qu'elle insuffle lui restitue l'énergie que lui ôtait les absurdes luttes compétitives de la survie et du travail. Ne vous étonnez pas que de ses infimes étincelles s'embrace un monde qui aspire aux illuminations de la joie, dont on l'a spolié.

Le plus sûr garant des territoires libérés de la tyrannie étatique et marchande, c'est que les habitants accordent la priorité à de nouveaux modes de vie, au développement de la



jouissance créative, à la solidarité festive, à l'alliance avec les autres espèces, jusqu'ici méprisées, au progrès de la conscience humaine bannissant toute forme de hiérarchie et de pouvoir.

« Ne payons plus les trains, les transports en commun. Ne payons plus l'État, ne payons plus ses taxes et ses impôts. »

Plutôt que de qualifier de pacifique l'insurrection de la vie, mieux vaut parler d'un mouvement de pacification. Nous sommes pris en tenaille entre une volonté de vivre qui ne supporte ni les interdits ni l'oppression et un système dont la fonction est d'exploiter et de réprimer le vivant. Comment mener une guerre en l'évitant ? Telle est la gageure.

À la périphérie de ce rayonnement vital, de ce noyau insécable, il existe une zone de frictions où se manifeste la vieille hostilité à la vie, une force d'inertie agressive, accumulée depuis des siècles par la servitude volontaire. En marge des terres libres s'étend un *no man's land*, une zone d'intranquillité, une frange d'inquiétude. Cette peur s'estompera à mesure que le noyau de vie rayonnera de plus en plus, mais c'est là qu'il peut s'avérer nécessaire d'éradiquer les menaces de destruction qui pèsent sur notre réinvention de la vie. Là se meuvent ceux et celles que stigmatisent du nom de « casseur » les véritables casseurs, les responsables de la dégradation planétaire, les palotins blêmes de la finance.

La gratuité est une arme qui ne tue pas. C'est en toute légitimité que nous avons le droit de refuser de payer les taxes, les impôts, les péages en tous genre que nous imposent l'État et les mafias financières qui le gèrent. Car jadis affecté (en partie) au bien public, cet argent sert désormais à renflouer les malversations bancaires.

Agir individuellement tomberait aussitôt sous le matraquage des lois édictées par le profit. Agir ensemble en revanche assure l'impunité.

« Ne payons plus » est une réponse appropriée à ceux qui nous paupérisent pour s'enrichir. Ne payons plus les trains, les transports en commun. Ne payons plus l'État, ne payons plus ses taxes et ses impôts. Décrétons l'autonomie de lieux de vie où coopératives et inventivité solidaire jettent les bases d'une société d'abondance et de gratuité.

Les zapatistes du Chiapas ont montré que de petites collectivités autonomes et fédérées pouvaient cultiver la terre par et pour tous et toutes, assurer des soins médicaux, produire une énergie naturelle, renouvelable et gratuite (une option parfaitement



ignorée par les mafias écologiques). Il est primordial que la gratuité pénètre, à l'instar de la vie, dans nos mœurs et dans nos mentalités, dont elle a été bannie, exclue, interdite pendant des millénaires. Pas d'illusions cependant : le combat contre les chaînes dont nous nous sommes entravés sciemment risque d'être très long. Ce qui est une bonne raison pour s'y vouer immédiatement.

Photographie de bannière : Célébration des 25 ans du soulèvement zapatiste (Chiapas),
Cuartoscuro

Photographie de vignette : ZAD de Notre-Dames-des-Landes, Franck Dubray | *Ouest
France*

1. Se salir, s'embourber.[↔]